lesoirculture@lesoirdalgerie.com

13ES RENCONTRES CINÉMATOGRAPHIQUES DE BÉJAÏA

Une journée de fous !

Jeudi soir, le Théâtre régional de Béjaïa a connu une soirée assez singulière : les 13es Rencontres cinématographiques tirent vers leur fin et c'est avec une série de films plus déjantés les uns que les autres que cet événement dit au revoir à ses habitués.

A un jour de la clôture, les Rencontres cinématographiques de Béjaïa ont entraîné leur public sur des géographies cinématographiques pour le moins surprenantes. D'abord, *La nuit et l'enfant* de David Yon, une œuvre hybride qui tangue constamment entre fiction et documentaire.

Tourné dans les steppes de Djelfa sans autorisation, ce film est porté par Lamine, un jeune homme empli de la mémoire traumatique de la décennie noire, et Aness, un enfant qui l'accompagne sur les routes obscures et tantôt le sécurise, tantôt partage ses peurs et ses angoisses.

David Yon aligne des tableaux d'une rare beauté en suivant ces deux personnages à la quête d'une catharsis : l'adulte traîne ses souvenirs douloureux, semble toujours fuir des assassins potentiels, sème ses poèmes aux quatre vents et oscille entre ombre épaisse et lumière frétillante. Aness, lui, est virginal et entretient un rapport intimiste avec la nature : une abeille qui agonise, une flamme qui éclaire un bout de chemin, une steppe pénétrant l'horizon, une source empoisonnée… Les deux partagent cette errance intérieure qui permet à Lamine de juguler ses craintes et à Aness de mieux comprendre le monde. Complexe et lunaire, la mise en scène de David Yon sublime chaque propos et sait offrir au silence le temps et l'espace pour approcher l'indicible. De ce fait, le film peut être éprouvant car dans sa volonté de recréer par l'image ces atmosphères transcendantes et floues dans lesquelles baignent les personnages, *La nuit et l'enfant* suit un rythme quasi-cardiaque et assume ses lenteurs, ses hésitations et ses doutes. Il a également le mérite de nous laisser la liberté totale d'interpréter chacune de ses séquences et de sans cesse interroger l'essence de ce film : documentaire ou fiction ? Les deux ? On sera tenté de dire qu'il s'agit d'un documentaire intérieur en ce sens que Lamine et Aness font coïncider leur périple nocturne avec le voyage essentiel en eux-mêmes : interrogeant l'intime et l'inavouable, le réalisateur a su transposer l'esthétique de l'image sur la psyché abyssale du texte, ce qui donne un poème filmique des plus fascinants.

Plus tard, un autre cinéaste, algérien cette fois-ci, nous fera faire l'expérience du dedans avec une histoire étrange : *Serial K.* est réalisé par le talentueux Amine Sidi Boumediene (*Demain, Alger* et *L'île*). Un homme campé par l'impassible Samir El Hakim vient de sauver un mouton d'un berger sadique, l'emmène chez lui et ressort. Il ira guetter l'arrivée d'une belle jeune femme qu'il prendra compulsivement en photo ; celle-ci le surprend en flagrant délit de voyeurisme, ce qui l'oblige à démarrer en trombe. De retour à la maison, il fonce sur l'animal, prend sa tête entre ses mains et le scrute avec un mélange de haine et de tendresse jusqu'à ce que ses traits se confondent

Photos : DR

Scè du film *la nuit et l'enfant.*

avec ceux de la jeune fille. Alors il l'emmène dans le hangar, le massacre et ressort avec un pied ensanglanté. Il l'accrochera sous la photo de la femme sur un tableau de chasse où l'on découvre grâce à un plan-séquence magistral l'existence d'autres femmes dont les portraits surplombent d'autres pieds de moutons. Serial killer ? Serial kebch ? Le film arborant sobrement ses teintes sépia et son silence intégral, propose peut-être une lecture décalée du problème psychologique le plus sérieux en Algérie : la frustration sexuelle. Formellement, A. S. Boumediene est toujours fidèle à son esthétique vaporeuse et son austérité verbale, ce qui donne un court-métrage intense, curieux et sujet à moult interprétations.

On retrouve ensuite un autre genre de «trip» avec *Exterminator* de Abdelghani Raoui. Considéré comme un réalisateur expérimental, l'artiste est plutôt proche du futurisme dans ce deuxième film alambiqué et plein de messages codés au ixième degré. Deux agents au volant d'une voiture de collection vont récolter une étrange potion à partir d'un écran télé où défilent les images clés de l'histoire d'Algérie, de la période coloniale à nos jours en passant par Octobre 1988 et la décennie noire. Ce jus «mémoriel» sera utilisé comme poison car les deux «exterminateurs» le sèmeront aux quatre coins de la ville, asphyxiant ainsi tout le monde mais semblant épargner les SDF. Cette virée meurtrière est-elle la métaphore d'une refonte totale de la société algérienne par la suppression de sa mémoire douloureuse ? Abdelghani Raoui propose plusieurs clés de décryptage mais il nous invite surtout à plonger dans une technicité massive et une mise en scène complètement disjonctée. Un réalisateur plein de promesses dont on attend d'ailleurs le premier long-métrage avec impatience.

Enfin, la soirée de jeudi se clôture avec *Je suis mort* de Yacine Ben Elhadj. Cet OFNI (Objet filmique non identifié) ne fait évidemment pas l'unanimité. Il faut dire que les partis-pris de ce jeune cinéaste dont c'est le premier long-métrage sont extrêmes et parfois irritants. Cela commence par un premier plan interminable qui révèle déjà la démarche du film : étouffer, bousculer le spectateur et le mettre dans une situation inconfortable sans jamais pour autant le délester d'une curiosité quasiment malsaine. Un adolescent se réveille en sursaut, un étranger l'empêche de respirer en faisant pression sur sa bouche. Cela dure de longues minutes avant qu'il ne relâche son étreinte et lui parle. Il lui révèle d'étranges secrets et lui propose de l'accompagner mais l'enfant refuse. Le rythme change immédiatement dans les séquences suivantes où l'on rencontre un tueur à gages, un père de famille qui en a marre de manger des lentilles et qui se fait harceler par son fils pour l'achat d'un masque de gorille dont il a besoin pour sa pièce de théâtre scolaire. Une voiture volée, des meurtres à la chaîne, un gargotier égorgé, un flic avec un masque de gorille… On se perd, on s'énerve, on veut trouver un fil ne serait-ce que ténu pour s'y accrocher et échapper à cet ouragan narratif mais Yacine Ben Elhadj ne nous laisse aucun répit : tantôt il nous essouffle dans une mise en scène accélérée, tantôt il nous asphyxie avec une improbable lenteur. Certes, cette prise de risque artistique est admirable et percutante mais il semble que le réalisateur soit tombé dans son propre piège : l'insolence de la forme et la complexité dédaléenne du propos ont été abusivement exploitées.

Cette attitude poussive va malheureusement ternir la fabuleuse fougue créative du film mais pas pour longtemps : Yacine sait aussi doser ses rythmes, repêcher le spectateur juste au moment où il est sur le point de faire naufrage et relancer la danse folle de son récit. Puis, le coup de grâce : la scène finale de *Je suis mort* est un cas d'école, une pure merveille cinématographique.

Sarah Haidar

RENCONTRE DU SYNDICAT DES ARTISTES D'ORAN

Comment garantir les droits d'auteur ?

Autant de questionnements et de préoccupations qui ont constitué un riche débat animé lors d'une rencontre ayant regroupé samedi dernier le syndicat des artistes à Oran.

Plusieurs points ont été soulevés et à l'évidence les artistes ont du pain sur la planche pour parvenir à organiser la «Maison artistique». D'abord il est question de leurs droits perçus et surtout non perçus. Beaucoup se sont plaints de ne pas être payés suite à des rôles dans des films ou séries, signatures de contrats parfois bidons» diront certains, et enfin le flou qui entoure les droits d'auteur. «Est-ce que les droits d'auteur sont payés à chaque passage du documentaire, ou téléfilm… ou bien uniquement à l'acquisition du produit ? On ne sait pas ! Lors d'un casting, le responsable du service juridique de l'Onda m'avait répondu de manière évasive, me disant que c'est à hauteur de 11%. Mais ce pourcentage par rapport à quoi à qui ? Quel pourcentage revient à l'auteur, au metteur en scène ? C'est le flou absolu», dira de prime abord lors de son intervention le scénariste Boualem Abdelhafid.

Boualem Abdelhafid.

Les participants à cette rencontre sont conscients que le seul moyen de diffusion des produits cinématographiques ou télévisuels, audiovisuels en général, c'est la télévision. «Mais celle-ci une fois qu'elle a payé le produit il n'y a plus aucun moyen de savoir quelles sont les parts qui reviennent à l'auteur après cette acquisition. Pour ce qui est des droits d'auteur, on n'a jamais pu obtenir de l'Onda un barême clair, détaillé et convaincant surtout comment se fait la répartition revenant à chacun des intervenants dans un film, un documentaire… Est-ce que le paiement se fait de manière forfaitaire ou à chaque diffusion ? On ne sait absolument rien», s'offusque notre interlocuteur.

Second problème soulevé, celui du piratage qui reste pour les victimes très compliqué à poursuivre en justice. Pour la plupart des cas actuellement, il y a une sorte de piratage sournois. «On prend l'œuvre on change quelques situations, les noms des personnages, la structure, on le monte et on se l'approprie. C'est ce qui effraye plusieurs auteurs qui préfèrent ne pas aller déposer leurs textes au niveau de l'Onda», dira Boualem Abdelhafid.

Membre également du syndicat des artistes il a saisi cette occasion pour soumettre une proposition à ce sujet et qui consiste en la création d'un conseil artistique au niveau de l'Onda qui se penche sur les litiges en question, pour juger s'ils sont fondés, et ce, avant que l'affaire ne soit portée devant la justice.

Concernant l'autre point important de l'ordre du jour de cette rencontre à savoir «séduire» les investisseurs afin qu'ils produisent des œuvres artistiques, beaucoup parmi les participants étaient sceptiques.

Convaincu que toute œuvre appelle à des dividendes, à une contrepartie, notre interlocuteur estime que les deux formes connues dans ce type d'investissement sont le sponsoring et la production. «Mais le problème qui persiste, ce sont les moyens de diffusion.

Où passeront ces produits ? On n'a pas de salle de cinéma. Malheureusement, on va devoir encore longtemps compter sur l'apport de l'Etat pour le financement de la culture en général», conclut-il.

Amel Bentolba